



<http://cinemateur01.com>

Cinémateur

Fiche n° 1684

Date de sortie : 12 décembre 2018

Nationalité : Japon

Durée du film : 2 h 01 mn

Du 12 décembre au 1^{er} janvier

Distributeur : Le Pacte

Une affaire de famille de Hirokazu KORE-EDA



Au retour d'une nouvelle expédition de vol à l'étalage, Osamu et son fils recueillent dans la rue une petite fille qui semble livrée à elle-même. D'abord réticente à l'idée d'abriter l'enfant pour la nuit, la femme d'Osamu accepte de s'occuper d'elle lorsqu'elle comprend que ses parents la maltraitent. En dépit de leur pauvreté, survivant de petites rapines qui complètent leurs maigres salaires, les membres de cette famille semblent vivre heureux – jusqu'à ce qu'un incident révèle brutalement leurs plus terribles secrets...

Palme d'or : Festival de Cannes 2018

Hirokazu Kore-eda est né en 1962 à Tokyo. Il travaille d'abord sur des documentaires et passe à la fiction en 1995, avec MABOROSHI. Son film suivant AFTER LIFE (1998) a connu un grand succès et il a été distribué dans 30 pays. En 2001, DISTANCE a été présenté en compétition au Festival de Cannes, tout comme NOBODY KNOWS en 2004. Il continue à réaliser des films remarquables en festival jusqu'à TEL PÈRE, TEL FILS qui a reçu le Prix du Jury au festival de Cannes en 2013.

Entretien avec Kore-eda Hirokazu (Dossier de presse)

Vous vous êtes lancé dans ce projet parce que vous avez entendu parler de familles touchant illégalement la pension de retraite de leurs parents qui étaient morts depuis longtemps. Souhaitiez-vous brosser le portrait d'une famille sous un angle différent de vos précédents films ?

La première chose qui me soit venue en tête a été cette phrase : « Seul le crime nous a réunis ». Au Japon, les fraudes à l'assurance-retraite et les parents qui obligent leurs enfants à voler sont sévèrement fustigés. Bien

Comment l'histoire s'est-elle construite ?

Certains enjeux de l'intrigue étaient en place dès le départ et d'autres se sont développés après le casting. Du coup, le film est ponctué de réflexions qui me traversent l'esprit depuis

entendu, il est légitime de vilipender les auteurs de tels actes, mais je me demande pourquoi on se met en colère pour des délits aussi insignifiants alors qu'il y a des milliers de criminels qui commettent des actes beaucoup plus graves en toute impunité. Depuis le tremblement de terre de 2011, je m'interroge sur ceux qui répètent sans cesse que les liens familiaux sont importants. Et j'ai donc eu envie d'explorer la nature de ces rapports en m'intéressant à une famille liée par des délits.

dix ans. C'est l'histoire d'une famille, l'histoire d'un homme qui tente d'assumer son rôle de père et, plus encore, le récit initiatique d'un jeune garçon.

La famille très modeste du film rappelle celle de Nobody Knows. Y a-t-il une parenté entre ces deux films ?

Oui, dans la mesure où ce film s'attache de près à une famille qui a fait la Une des journaux. Je ne souhaitais pas parler d'une famille pauvre, se situant en bas de l'échelle

Vers la fin, on est bouleversé par l'explosion de la famille. On n'avait pas vu une telle colère à l'égard de la société dans vos derniers films...

C'est vrai, sans doute pas depuis Nobody Knows. Je crois que c'est la colère qui, pour ce film, a été le sentiment moteur. Depuis Still Walking, j'ai adopté un regard plus intime, et

Pourquoi avez-vous collaboré avec le directeur de la photo Kondo Ryuto et avec le compositeur Hosono Haruomi ?

Je voulais travailler avec Kondo depuis très longtemps car c'est l'un des meilleurs chefs-opérateurs japonais. Grâce à son point de vue, très riche, sur la mise en scène, il propose de nombreuses interprétations de l'histoire et des personnages. Du coup, j'ai pu me concentrer davantage sur la direction d'acteur, sans avoir à me soucier de la lumière. Avant le tournage, je me disais que ce film était une fable et

sociale. Je crois plutôt que les membres de la famille se réfugient dans cette maison pour ne pas s'effondrer. Je voulais donc jeter un éclairage différent sur une famille dysfonctionnelle.

quand j'ai terminé. Après la tempête, j'ai cherché, au contraire, à m'intéresser de nouveau à un point de vue plus large sur la société et à moins m'inscrire dans une forme d'approche intimiste. On pourrait dire, en un sens, que je reviens à mes débuts.

je me demandais comment insuffler de la poésie au cœur de la réalité qu'il décrit. Car même si le film est réaliste, je voulais évoquer la poésie des êtres humains qu'on y rencontre, et la photo comme la musique faisaient partie des outils que je souhaitais utiliser pour y parvenir.

Concernant la musique, j'adore les bandes-originales de Hosono, si bien que j'ai toujours rêvé de travailler avec lui. Dans le film, sa musique s'accorde à merveille à la dimension fantasmagique du récit.

A travers cette chronique douce-amère capable d'être à la fois franchement hilarante ou subtilement émouvante (ou l'inverse), **Kore-Eda** convoque des thématiques récurrentes de son cinéma de toujours. *Une Affaire de Famille* parle des apparences dans la société japonaise, des laissés-pour-compte victimes de son économie triomphale, de la notion de la filiation, de la primauté des liens du cœur sur les liens du sang, des familles dysfonctionnelles, voire même réfléchit à ce qu'est aujourd'hui une famille « dysfonctionnelle » dans une époque où finalement, les conventions n'ont plus vraiment de sens. Côté formalisme, c'est le langage habituel de Kore-Eda qui parle pour donner corps à ces questionnements. Comme à son habitude, *Une Affaire de Famille* erre à la frontière de la pure fiction et des procédés documentaires, s'illustre à travers un minimalisme délicat et laisse place à un profond humanisme déployé avec un tact détaché des grosses ficelles du mélo classique.

Kore-Eda affiche une maîtrise prodigieuse tant dans le fond que sur la forme, avec sa mise en scène d'une précision magistrale et pourtant toujours humble, discrète, ne cherchant jamais à se mettre au-dessus de son sujet. Portraitiste de génie, Kore-Eda laisse comme souvent parler sa finesse, et c'est dans l'élaboration de ses personnages et dans les relations qu'ils entretiennent entre eux, qu'elle s'exprime brillamment cette fois. Cette famille autoproclamée est-elle peuplée de petites gens médiocres ou sont-ils à l'inverse bouleversant d'humanité ? Sont-ils cyniques et animés d'une forme de cruel égoïsme ou au contraire, plus humains que bien des gens se prétendant humains ? Autant de questions que le cinéaste pose sur la table sans jamais chercher à asséner une vérité. Ils sont peut-être l'un ou l'autre, voire tout cela à la fois mais Kore-Eda se garde bien de les juger, et laisse au spectateur le soin d'interpréter comme il le voudra, la nature de ces rapports. Et *Une Affaire de Famille* de pouvoir être vu et lu de plusieurs manières tant sa complexité n'a d'égale que sa subtilité. Un tour de force qui ne verse jamais dans la mièvrerie et qui brille par son universalité. (Nicolas Rieux – Mondociné)

On a beaucoup comparé Kore-eda à son compatriote Ozu, pour sa subtilité et son sens aigu des nuances psychologiques. Mais c'est à la dérision humaniste, à la pertinence sociale du grand cinéma italien, de Mario Monicelli à Vittorio de Sica, que l'on pense dans cet hommage aux perdants magnifiques. Aux perdants, tout court.

C'est que, face à la norme, à l'ordre cruel des choses et au droit de la famille, les habitants de cet eden de fortune n'ont pas une chance. Le film se divise en deux parties, deux sensations antagonistes, le chaud et le froid. Recueillir une fillette maltraitée, sans rien demander à personne, c'est bien un enlèvement aux yeux de la société, au Japon comme ailleurs. Et puisqu'on en est à redéfinir les termes du film, une famille est-elle vraiment une famille, juste parce que l'on choisit de la nommer et de la vivre ainsi, ou n'est-elle légitime que lorsqu'elle s'inscrit quelque part, entre registres d'Etat-civil et ADN ? A mesure que Kore-eda détricote les apparences qu'il nous a d'abord fait admettre et aimer, c'est l'aspect le plus douloureux, le plus poignant de son cinéma qui gagne la surface, achevant de faire de cette œuvre bouleversante l'un de ses meilleurs films. (Cécile Mury – Télérama)

Cette même semaine :

Six portraits XL : 1 – Léon et Guillaume de Alain Cavalier
Croc Blanc : Ciné-ma différence, le 17 décembre

La semaine suivante, du 19 au 25 décembre :

Une affaire de famille, de Hirokazu Kore-eda
Wild Life, de Paul Dano